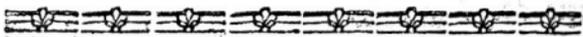


m'en mangent pas; du moins tous ceux à qui j'en ai présenté, n'en ont pas voulu. Pour y accoutumer les miens, j'ai commencé par en faire bouillir & pétrir avec de l'avoine (*j'en ai vu qui du premier instant les ont mangé crues & sans mélange*); ce grain leur en a donné envie. Au bout de deux jours, je fis diminuer l'avoine; deux autres jours après, ils les mangeoient pures; ensuite peu cuites, & enfin, on les leur donne toutes crues, cependant lavées, à cause de la terre qui s'y attache & qui leur gâteroit les dents. Mes chevaux y sont si bien accoutumés à présent, qu'ils grattent du pied quand ils voient venir le panier à pommes de terre, comme d'autres à qui on porte l'avoine; ils les mangent avec le même plaisir & ont engraisé visiblement. Il m'en reste encore, qui sont beaucoup germées; cela ne les empêche pas d'en manger tous les jours; ils ont le poil le plus fin qu'il soit possible de voir. »

« Ce n'est pas tout ce que j'ai à vous dire de cette plante vraiment économique, qui me donne deux récoltes. Dès qu'elle commence à fleurir, je la fais faucher & je ne laisse que six à huit pouces de hauteur à la tige, par deux raisons, dont la première est de ne pas trop altérer la plante; la seconde, c'est que la partie inférieure de cette tige seroit trop dure pour la faire manger aux animaux. De cette coupe de verdure, mes animaux vivent encore plusieurs semaines, sans préjudicier au fruit qui ne grossit que mieux, conservant pour lui seul tout le suc qu'il partageoit auparavant avec cette tige dont il se trouve déchargé. »



Lettre de D. Chais à l'auteur du Journal.

À Charleville, le 20 Avril 1785.

**I**L y a longtems, Monsieur, que je souhai-  
te de vous communiquer mes remarques sur une  
note que vous avez mise à la page 412 de vo-  
tre